

LE MONDE.fr

La mémoire doit être douloureuse de ceux, de celles qui en se retournant sur leur passé, sur celui de leurs parents découvrent qu'ils sont nés au bord de précipices, ces énormes cratères creusés par la folie humaine.

Les descendants dont il est question, les orphelins de guerre s'apparentent à des survivants. L'idée charnière de Sedef ECER est de faire se rencontrer les enfants des bourreaux et des victimes sur leur lieu commun, celui de la désaffection. Si la mémoire est douloureuse, elle ne circule pas par la haine. Les descendants passent par une forêt de signes dans une mise en place, scénographie interstellaire, où l'observatoire, lieu de rencontre symbolique a une allure de paravent, sorte d'antenne qui continue à émettre les voix des ancêtres.

Parce qu'il s'agit aussi d'un dialogue entre les vivants et les morts comme dans une tragédie Shakespearienne. En ligne discontinue, plane le projet d'inscrire les descendants dans la foulée de ceux qui ont commis l'inexorable. Cela s'exprime aussi confusément que dans un cauchemar où les unités de lieu, de temps d'espace se dissolvent pour atteindre l'ultime leur d'espoir. L'enquête des orphelins, devient une conquête, celle d'une jeunesse qui entend tirer les leçons d'un passé convulsif.

Cette perspective onirique s'enfouit dans l'idée de demeure. Qu'est ce qui peut bien demeurer encore dans l'esprit de ceux qui ne sont que les descendants des crimes de leurs parents ? Ma mère était bourreau, mon père était victime et alors ? Le sentiment de désolation est commun, de sorte que c'est le refrain de la vie qui doit marquer le pas même s'il piétine autour de conglomérats de douleurs gelées, de secrets invouables, et de morts inexpugnables qui ont agi sans vraiment croire que l'esprit d'un humain n'appartient qu'à lui seul, fût-il le fils ou la fille de. L'indépendance, elle existe et elle débute par l'être, c'est le primat de la naissance en dépit de tous les héritages.

La pièce qui donne voix à des individus venus d'horizons divers, qui parlent allemand, arménien, anglais et français, pourrait aussi s'intituler « Nous ne sommes pas des étrangers ». Parce qu'ils ont en commun la même quête, le même souci de se rebeller contre la fatalité. Ils refusent l'isolement de la douleur, de la haine et de l'indifférence. Leur quête d'identité humaine peut paraître invraisemblable à une époque où l'on brandit le spectre des communautarismes. Qu'ils puissent parler d'une seule voix, sur les traces d'une terre souillée, nous apporte une autre vision de l'histoire qui se décline en dates en faits, en apologies de victoires. L'histoire avec un grand H est une mémoire de surface, celle des individus est celle qui active leur raison d'être.

La pièce telle qu'elle est présentée a un aspect expérimental. Fruit d'une commande à l'auteure turque et francophone Sedef ECER qui a rencontré beaucoup de témoins, historiens, sociologues, c'est une pièce toujours en devenir puisqu'elle dit elle-même « Je ne sais pas si les comédiens prendront des libertés sur les dialogues ou sur la structure, comme c'est la règle du jeu dans toute création collective ».

Le metteur en scène Bruno Freyssinet résume ainsi le projet : « Nos dialogues partent de la réconciliation franco-allemande et de l'impossible réconciliation arméno-turque. Comme une convocation de nos histoires personnelles face à l'histoire de nos pays d'origine. »

Dans la mise en scène de Bruno Freyssinet, c'est le climat de veilleuse qui prime. Les protagonistes se déplacent un peu comme dans un rêve. D'où viennent t'ils, ou vont-ils ? De la même façon, les personnages du passé s'expriment à la suite des contemporains ou inversement. Cela fait vaciller nos repères banaux d'unité de lieu, de temps, d'espace. Enfin les comédiens ne parlent pas la même langue. L'émotion est tangible. Il semblerait que ce sont les comédiens eux-mêmes qui doivent explorer le champ de leur mémoire meurtrie.

Il s'agit d'une expérience collective très sensible qui ne demande qu'à s'extérioriser de plus en plus pour creuser et tracer un chemin possible et pas seulement indéfinissable aux douleurs entremêlées converties en leur d'espoir. Le public d'adolescents qui assistait à la représentation de la générale, n'a pas bronché. Faut-il qu'il soit senti « descendant » lui-même et concerné par ce spectacle hors normes et prometteur...

Evelyne Tràn

Paris, le 5 Mai 2012



NUIT BALKANIQUE

Un spectacle pour penser les blessures de l'Europe méridionale.

Le théâtre, encore peu connu de Sedef Ecer, jeune auteure d'origine turque et d'expression française, est hanté par les poudrières laissées par les grands conflits du passé dans l'Europe méridionale. Sa pièce, les Descendants, se passe dans un pays imaginaire, dont on sent tout de suite la réalité concrète.

Descendants de qui ? De leur culture, de leur ethnie, de leur famille, maïs aussi de la guerre ou du massacre qui a bouleversé l'histoire de leurs ancêtres : des tragédies qui ressemblent au génocide des Arméniens, aux épurations entreprises par les potentats des Balkans... La trame utilise trois époques à travers lesquelles se succèdent trois générations de femmes. La première subit une répression sanglante, la deuxième tente d'accéder à l'expression publique, celle d'aujourd'hui essaie d'élucider l'histoire pour vivre une relation nouvelle.

Telle est la pièce de Sedef Ecer, mais tel n'est pas tout à fait le spectacle que propose une association de compagnies européennes au théâtre de l'Aquarium. Sous la direction du metteur en scène Bruno Freyssinet et du documentariste Serge Avedikian, huit acteurs de différentes nationalités ont travaillé collectivement sur le texte, en s'inspirant de leurs vies et de leurs déplacements.

La première version a été donnée à Erevan, en Arménie, l'an dernier. Toute une mutation a eu lieu, et l'on n'est plus tout à fait en présence d'une œuvre de poète, mais dans une réinterprétation, qui passe d'ailleurs par plusieurs langues : l'allemand, l'arménien, le turc, l'anglais et le français. La scène est un demi-cercle nu, au bord duquel se déplacent et s'inscrivent des éléments suggestifs: coupe d'un observatoire d'astrophysique, fragment d'un palais, découvertes archéologiques.

Scènes de violence politique et scènes de fraternité alternent, comme dans un aller et retour entre la violence du passé et la société équitable en construction à présent. Le spectacle manque de clarté dans son récit et dans sa technique (les surtitres sont peu lisibles, faute de moyens techniques sans doute).

Mais la belle présence des interprètes et cette sensation de nuit balkanique qui s'éclaire tout à coup portent haut l'idée de réconciliation qui est au cœur de la soirée.

Gilles Costaz
10/16 mai 2012

LA TERRASSE

« Offrir un espace alternatif au débat politique. »

Vous définissez *Les Descendants* comme “un pari sur le dialogue”, “un pari sur la vie”. Qu’entendez-vous par là ?

Bruno Freyssinet : Parler de réconciliation avec des artistes allemands, turcs, arméniens et français met en jeux des Histoires qui ont profondément marqué les mémoires collectives de ces différents peuples. Un tel sujet convoque également des histoires personnelles très sensibles. *Les Descendants* fait le pari de dialoguer par la scène, le jeu et la fiction, d’offrir un espace alternatif au débat politique. Un espace de création et de vie. Cela, sans nommer de pays en particulier. C’est une histoire assez universelle qui est transmise, un conte qui explore le paradoxe de la réconciliation : s’il semble souvent impossible de se réconcilier, il est tout aussi impossible de ne pas espérer pouvoir le faire un jour.

Quelles ont été les différentes étapes de ce projet ?

B. F. : Ce projet s’est construit en collaboration avec l’auteure franco-turque Sedef Ecer et le documentariste Serge Avédikian, ainsi qu’avec la participation d’artistes, de personnalités, de jeunes d’Allemagne, d’Arménie, de Turquie et de France*. Ensemble, nous avons réalisé des débats, des interviews et des workshops dans ces quatre pays. Nous avons notamment invité vingt jeunes à se rencontrer à Erevan, en juillet 2011, pour deux semaines de travail avec des artistes. Inspirée par cette expérience, Sedef Ecer a écrit *Les Descendants*, tandis que Serge Avédikian rassemblait les interviews d’un futur documentaire sur le processus du projet. Avec huit acteurs originaires de chaque pays, nous nous sommes emparés de la pièce en octobre dernier, à Erevan, pour l’adapter ensemble et en présenter une première version au Théâtre Hamazgayin. Nous proposons, à l’Aquarium, une nouvelle mouture de notre travail de recherche, puis nous irons ensuite à Berlin présenter le spectacle fin mai.

Quels questionnements se trouvent au centre de cette proposition ?

B. F. : A travers trois générations de femmes, *Les Descendants* questionne ceux qui font l’histoire : les bourreaux, mais aussi ceux qui en sont victimes, ceux qui en sont simplement les témoins, ou encore les justes. Cette pièce nous propose de comprendre le destin des descendants : comment ces hommes et ces femmes peuvent-ils assumer leur passé, comment peuvent-ils dépasser leur héritage pour vivre leur vie d’aujourd’hui ?

Entretien réalisé par **Manuel Piolat Soleymat**
MAI 2012



LES DESCENDANTS ET UN DIALOGUE TOUJOURS POSSIBLE AVEC L'AUTRE

Au milieu de la cour encore imbibée de pluie de La Cartoucherie, le **Théâtre de l'Aquarium** présente son nouveau spectacle : **Les descendants**. Un projet théâtral qui met en scène la question du dialogue entre des cultures des générations toutes deux différentes. Un ouvrage fondé sur un principe de confrontation dialogique qui en fait un work in progress.

Deux orphelins et les questionnements sur leurs origines ouvrent la pièce : est-ce qu'il faut connaître son passé pour pouvoir se projeter dans le futur ? Trois générations se confrontent et les scénarios de trois différentes époques se chevauchent sur scène. Une dictatrice, dans un temps passé qui reprend vie, planifie un génocide afin de purifier la dynastie à laquelle elle est à la tête. Plus tard, dans un observatoire astronomique hors de tout repère géographique, les orphelins ne savent plus de quel parti ils sont les descendants, s'il sont les fils des victimes ou des bourreaux. Encore après, leur fille veut savoir d'où elle vient : elle comprend que pour bâtir son propre chemin, elle doit assumer ses origines.

Les personnages sur scène parlent quatre langues différentes et passent de l'une à l'autre comme si elles étaient interchangeable, comme si chacun d'entre eux pouvait s'exprimer de la même façon en français, turque, allemand et anglais. Cela donne la sensation de la création d'une cinquième langue qui ne correspond à aucune des langues parlées, mais plutôt à un idiome pré-babélique, existant avant toutes différenciations. Cet effet choral a été spécialement recherché par le metteur en scène Bruno Freyssinet qui, à la fin du spectacle a expliqué au public la genèse de la pièce et l'inspiration qu'il lui est venue lors de la rencontre avec l'écrivaine d'origine turque Sedef Ecer. Intellectuelle aux facettes multiples, elle a grandi en tant qu'artiste dans un milieu international et elle se nourrit du dialogue difficile entre Orient et Occident. Avec Freyssinet elle a tout de suite partagé l'intérêt de croiser les grands questionnements sur les équilibres géopolitiques de l'histoire contemporaine et l'art dramatique.

Sans s'y référer directement, Les descendants met sur le plateau les plus grandes drames humains du dernier siècle : de la Shoah au génocide arménien, des guerres mondiales aux moments de réconciliation. Les questions que ces événements ont soulevé et soulèvent encore sont épurées de toutes contingences historiques et buts politiques et interpellent la population mondiale héritière du poids des responsabilités de l'histoire du XX^e et de ce début du XXI^e siècle.

Le texte, construit de façon très intelligente, touche des sommets extrêmement spirituels pendant lesquels les mots se fusionnent aux mélodies des langues dans lesquels ils sont proférés. Le résultat est une réflexion profonde sur la rencontre avec l'Autre et sur le dialogue qui trop souvent, tout au long de l'histoire, s'est transformé en source de peur plutôt que de richesse.

Le manque de coordination entre les sous-titrages et l'avancement du dialogue a rendu parfois l'intelligibilité de la pièce plus ardue. Pourtant, une fois que le pari de la mise en scène est accepté par le spectateur, il est facile de se laisser conduire par la musique énivrante du mélange linguistique, évocateur d'un dialogue multiculturel toujours possible. Les mélodies d'un piano sur le fond l'accompagnent.

Celeste Bronzetti
6 mai 2012



LE FILS DU BOURREAU ET LA FILLE DE LA VICTIME

C'est une belle aventure qui est entrain de se poursuivre au Théâtre de l'Aquarium. Elle a pour sujet les relations ambigües et complexes entre des jeunes dont les parents furent des bourreaux et des enfants de victimes. Son titre « Les descendants », d'après une œuvre de l'auteur franco-turc Sedef Ecer mise en scène par Bruno Freyssinet.

Ils sont huit sur scène, deux allemands, deux arméniens, deux turcs et deux français sous la coupole d'un observatoire astronomique travaillé par l'usure des ans. A la simple énumération de leurs origines, on devine que l'on va évoquer les aléas de l'histoire de ce « long XXème siècle », comme disait l'historien britannique Eric Hobsbawm, qui a marqué les peuples de ces différents pays dans leur chair.

A travers ces différents personnages, trois générations vont croiser leurs itinéraires. Les uns ont été des bourreaux. Ils ont défendu les thèses de ces êtres « supérieurs » se sentant en droit de mettre les « inférieurs » à la raison, voire de les rayer de la carte. Les seconds ont été des victimes. Ils ne survivent (si l'on peut dire) qu'à travers la mémoire torturée de leurs descendants. D'autres, encore, n'ont été que de simples témoins plus ou moins consentants au regard des drames qui ont endeuillé l'histoire.

Leurs destins vont se reconstituer au fil des scènes pour déboucher sur les interrogations qui hantent les survivants - jusqu'à cette question lancinante illustrée par deux des acteurs : que se passe-t-il quand un fils de bourreau est amoureux d'une fille dont la mère a elle-même tué ledit bourreau - qui par ailleurs était une femme? La marque de la honte est-elle génétiquement repérable jusqu'à la nuit des temps ?

Sedef Ecer, d'origine franco-turque, et le metteur en scène Bruno Freyssinet sont à l'origine de ce pari sur la réconciliation qui est l'aboutissement d'un travail commun de longue haleine. De leur rencontre, en 2009, est né ce projet d'une œuvre basée sur le travail de mémoire et le dépassement nécessaire des traumatismes, aussi ancrés soient-ils dans les cœurs et les âmes.

En collaboration avec le documentariste Serge Avédikian, ils ont rencontré des jeunes et des moins jeunes, des témoins et des artistes, des historiens et des sociologues, tant à Erevan qu'à Istanbul, Berlin et Paris. Puis Sedef Ecer a écrit cette pièce, une pure fiction, montée avec des jeunes des quatre pays concernés. Elle a été montée pour la première fois à Erevan, en octobre 2011.

Elle a ensuite entrepris un long voyage dont l'une des étapes est le théâtre de l'Aquarium. Elle va poursuivre son bonhomme de chemin, afin de convaincre de la nécessité du respect mutuel, nonobstant les foudres de l'histoire, les drames, les morts, les blessures qui ne se refermeront jamais, car c'est le seul choix qui ait visage humain.

On ne dira jamais la pertinence d'une initiative empreinte d'un humanisme qui force le respect. Au-delà de quelques faiblesses scénographiques et d'une construction théâtrale un peu frustrée, « Les descendants » sont de ces œuvres qui ne peuvent laisser personne indifférents.

Jack Dion
7 mai 2012

SNES

Dans un observatoire, dans un pays sans nom, se retrouvent deux jeunes gens qui y ont trouvé refuge autrefois, alors qu'ils étaient enfants. Il est astrophysicien et s'intéresse aux trous noirs, elle est archéologue et cherche à trouver le sarcophage des pleureuses enfoui sous la terre et qui va disparaître avec la mise en eau d'un barrage à cet endroit. L'un et l'autre cherchent à connaître l'histoire de leur origine ou à occulter ce qui est insupportable, un génocide.

Benoit Fortrye

La pièce est le fruit d'une collaboration. Le metteur en scène, Bruno Freyssinet l'a commandée à une jeune auteure franco-turque, Sedef Ecer, et a fait appel à un documentariste d'origine arménienne, Serge Avédikian. De leur travail émerge une grande fresque en trois temps mettant en scène trois générations, la première, celle de la tragédie du génocide, la seconde qui a préféré garder le silence sur l'histoire et la troisième qui cherche à reconstituer le passé pour trouver son identité. La pièce ne raconte pas l'histoire du génocide arménien, comme pourrait le laisser penser l'origine de deux des auteurs du projet. On pense à toutes les histoires, de la Turquie aux Balkans, de l'Espagne à l'Allemagne nazie ou à l'Algérie, tous ces pays où des atrocités ont été commises au nom de la pureté de la race. Dans tous ces pays les descendants, qu'ils soient fils de victimes ou de bourreaux portent le poids des atrocités du passé, qu'ils les connaissent ou pas.

Le projet s'est ensuite étoffé avec des résidences de recherche et des ateliers avec de jeunes acteurs dans quatre pays, la Turquie, l'Arménie, l'Allemagne et la France. La pièce est donc jouée dans les quatre langues, évoquant une sorte de tour de Babel où les hommes ne parviennent pas à communiquer, mais soulignant aussi par la diversité des sonorités celle des cultures et obligeant le spectateur à développer son imagination et à s'attacher aux gestes, aux élans des acteurs. Pas de panique toutefois, un système de surtitrage permet au spectateur de suivre ce qui se dit ! Les huit acteurs interprètent une vingtaine de personnages et les surtitres nous entraînent d'une génération à l'autre. Le plateau est assez neutre, mais un très beau travail sur les lumières et la vidéo nous accompagne du monde de l'Observatoire et du cosmos au Palais de la Dictatrice, aux discours terriblement angoissants, qui se préoccupe beaucoup d'organiser la narration contrôlée de sa propre vie et que tout le monde craint.

En dépit du dispositif un peu lourd de la traduction par surtitrage, on s'intéresse au destin des personnages. Sous leur histoire, c'est tout un ensemble de questions qui reviennent, celle de l'idéologie des bourreaux et de la façon dont elle triomphe à certains moments, celle de l'attitude des victimes, de la soumission à la révolte, celle de la difficulté pour les survivants à assumer le passé, celle de la transmission aux enfants. Le dispositif scénique suscite l'imaginaire du spectateur. C'est beau et émouvant.

Micheline Rousselet

Mai 2012